

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

MONTREAL,

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 3^{me} JEUDI DE CHAQUE MOIS.

LE PROCHAIN NUMÉRO PARAITRA DONC LE 16 DE CE MOIS.

Volume II. Montréal, (Bas-Canada,) 2 Février 1860.

No. 3.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Discours prononcés pour l'inauguration du nouveau Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal :—Rév. Messire Granet, Sup. du Séminaire; le Rév. P. Vignon, Sup. des Jésuites; M. O. S. Oberrier; L'Hon. L. J. Papineau; le Rév. P. Aubert, Sup. des Oblats; M. D. Sénécal, Président du Cercle Littéraire; l'Hon. A. A. Dorion; Mgr. Bourget, Evêque de Montréal.—Le Rabbin Apologiste.—Brochure intitulée: les Soirées du Village; Ira soirée, St. Luthur.—Œuvre des bons livres, réponses à quelques objections.—Société Ste. Cécile. Programme d'un concert. Hymne à Pie IX. Hymne à Mgr. Bourget.—Bibliothèque paroissiale et Salle de nouvelles.—Institut Canadien-français.—Lecture sur la vitalité de la race française en Canada, par l'hon. Loranger.—Cercle littéraire.—Maxime.—Au Cabinet de Lecture paroissial, (poésie), par Ed. Sempé.

AVIS IMPORTANT.

Ceux des abonnés de *L'Echo* qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaudeau, au Cabinet de Lecture Paroissial, rue Notre-Dame, en face du Séminaire, ou à MM. Plinguet et Cie., tous autorisés à en donner quittance.

Chronique de la Quinzaine.

Le Pape et le Congrès.—Mgr. Dupanloup.—Déclaration du Gouvernement Français.—Succès dans le Maroc.—Malheur de la Pologne et de la Suède.—Une belle séance à la Salle de Lecture.—Un portrait du temps.

Le temps marche et la situation pénible, où se trouve l'Italie, ne change pas. Des variations et des revirements sont survenus depuis une quinzaine, après lesquels on s'est trouvé de nouveau dans la même position qu'auparavant; c'est-à-dire de douloureuse sympathie pour les épreuves du Souverain Pontife, mais en même temps de confiance en la Divine Providence et d'assurance dans la sagesse et l'énergie des souverains catholiques. Voici la suite des principaux changements.

D'abord, on a vu paraître cette brochure intitulée *LE PAPE ET LE CONGRÈS*, qui a été saluée avec acclamation par tous les ennemis du St. Siège, comme le vrai manifeste de la politique française. En outre, le gouvernement, ayant défendu aux journaux de reproduire une vigoureuse réponse de Mgr. Dupanloup, et ayant reçu en même temps, à ce que l'on prétendait, la déclaration du Souverain Pontife, qu'il ne se ferait pas représenter au Congrès, on n'a su que penser pendant quelques jours, et plusieurs ont cru voir toutes leurs

défiances réalisées, lorsque tout-à-coup une autre nouvelle est venue changer le cours de toutes ces pensées et remettre les choses à peu près au même état où elles étaient auparavant.

En effet, l'on a su que le gouvernement français, dès l'apparition de la brochure, avait fait déclarer au Souverain Pontife qu'il la désavouait et la blâmait, et qu'elle ne représentait en rien la politique de l'empereur. Du reste, même avant la nouvelle de ce démenti formel donné par l'ambassadeur français à Rome, on pouvait bien penser, comme l'a dit *l'Univers*, que les ennemis du St. Siège donneraient à l'écrit *du Pape et du Congrès* une portée qu'il n'avait pas. Le fond et la forme de l'écrit sont trop contraires l'un à l'autre, à tout ce qu'on connaît de l'empereur, pour le lui attribuer un seul instant. "On veut voir, disait *l'Univers*, "la pensée du gouvernement dans cette brochure, mais "on oublie des faits importants; ce sont d'abord les "paroles de l'empereur avant son départ pour l'Italie; c'est la lettre du ministre aux évêques; c'est le "traité de Villa-franca qui non seulement réserve les "droits des princes dépossédés, mais de plus offre au "Souverain Pontife la présidence de la *confédération italienne*. Entre les termes de la brochure et la "déclaration de l'empereur, il y a un abîme."

Un autre fait important, encore à considérer, c'est que cette brochure n'avait rien d'impérial dans le fond et rien de français dans ses propositions; et dès lors comment pouvait-on dire qu'elle représentait la politique de la France et de l'Empereur? Ce qu'elle proposait était l'acte le plus anti-national, le plus impopulaire et le plus maladroit qu'on puisse imaginer. En parlant de détruire le domaine du Pape, elle renie les traditions de la France, elle tend à froisser le cœur des catholiques, elle blesse la dignité du pays, elle lui aliène le cœur des autres puissances bien intentionnées; elle l'humilie devant l'Angleterre, en ayant l'air d'adopter sa politique anti-catholique.

Y a-t-il là quelque chose qui ressemble à rien de ce qui est connu des idées, des principes, des sentiments

si précis du souverain qui gouverne la France depuis dix ans ? Enfin, la brochure qui ne brille pas par la pensée de la doctrine, est un tissu de contradictions et d'inconséquences, indignes d'un homme maître de son style et de sa pensée. L'auteur se déclare catholique sincère, dévoué ; et il n'écrit que de manière à désoler les enfants de l'Eglise, et à réjouir le cœur des mécréants de tous les pays. Dans le détail, il débute par affirmer, d'un ton également irréprochable, deux propositions qu'il appuie l'une sur l'autre, et qui sont si peu en rapport qu'elles se détruisent complètement l'une par l'autre.

Il dit d'abord " que le pouvoir temporel du Pape est " indispensable, que l'Eglise ne peut s'en passer ; " qu'il faut que le Pape soit souverain indépendant ; " jamais ni contraint, ni humilié, ni soumis à aucune " puissance étrangère." Et après avoir établi cette proposition très-résolument et très-solennellement, bientôt il en établit une autre, toute contraire ; c'est que ce pouvoir qu'il dit être si *nécessaire*, si *indispensable*, est *impossible*, et qu'il ne peut absolument exister que dans des limites où le Souverain Pontife ne serait ni souverain, ni indépendant, mais au contraire subordonné à tous les autres états dont il dépendrait pour tout, pour ses revenus, pour son armée, pour toutes les exigences de son administration intérieure et extérieure. Il est impossible de se contredire plus grossièrement, et c'est partant de ces principes que l'auteur continue par des conséquences qui s'excluent mutuellement, tout comme les prémisses dont elles dérivent.

Il n'est pas moins difficile de reconnaître en cet écrit soit la politique, soit le style de l'empereur ; on ne peut croire en effet que le souverain, qui a si persévéramment et si sagement appuyé l'Eglise depuis dix ans, passe tout-à-coup à une politique complètement opposée, si déraisonnable et si dénuée de chances d'avenir. Et qui encore voudrait admettre que l'auteur distingué de tant d'écrits éminents, si logiques et si fortement pensés ; de tant de discours si nets, si précis et si serrés, ait pu produire un tel ramas de déclamations ampoulées, creuses et inconsistantes, tel que ce qu'on trouve dans la fameuse brochure DU PAPE ET DU CONGRÈS ? Ce serait se déguiser doublement, pour le fond comme pour la forme ; mais dans quel but et comment croire à tant de démentis et de déceptions à la fois ? L'avenir nous montrera la raison de tant de réserves et de tant de lenteurs. Mais quelle est donc la profondeur étonnante de cette âme, où les pensées et les conceptions restent ensevelies avec un mystère, tel que les jours, les mois, les années se passent, sans que rien n'en sorte, n'en apparaisse, n'en transpire, qu'au moment préparé d'avance et rigoureusement fixé. Quoiqu'il arrive, notre conviction est inébranlable ; toute épreuve est un sujet de triomphe et de victoire pour la Papauté, et en même temps aucune puissance démocratique, aristocratique ou monarchique ne pourra toucher aux prérogatives du Souverain

Pontife sans s'écrouler dans la poussière, c'est la conclusion de Mgr. d'Orléans, et c'est le résumé de l'Eglise depuis le commencement jusqu'à nos jours.

En attendant le succès de ces grands événements, les troupes sont parties pour la Chine, remplies d'ardeur et ne doutant nullement du succès. Les distances sont énormes, on restera près de huit mois sans recevoir de nouvelles. Voilà des raisons de plus de s'intéresser au percement de l'isthme de Suez. La France aura d'autres entreprises à tenter encore dans l'Orient, il faut que les voies de communication soient promptes, sûres et rapides.

Les nouvelles du Maroc sont très satisfaisantes : les Espagnols ont remporté des avantages considérables. Attaqués par 40,000 Maures, il les ont repoussés et leur ont mis hors de combat près de deux mille hommes. C'est le fait d'armes le plus important qu'ils aient encore accompli : des tribus alliées du roi de Maroc l'ont abandonné et se sont retirées dans leurs montagnes. Cette défection n'est peut-être que le commencement d'une désorganisation de l'armée marocaine, qui est composée des éléments les plus hétérogènes. L'enthousiasme est à son comble dans l'armée espagnole, comme dans l'Espagne qui se sent revenir à une vie nouvelle, à la vie des grands ancêtres et du temps passé.

Mais quand verrons-nous des jours heureux pour la noble nation Polonaise ! Des nouvelles récentes nous apprennent que cette sœur infortunée des nations catholiques est dans le deuil et les larmes de la persécution ; le nouvel empereur laisse démentir, par ses agents, toutes les espérances que l'on avait d'abord mises en lui. On viole les populations catholiques et on cite déjà des faits qui rappellent les rigueurs odieuses de l'ancien empereur Nicolas.

La Suède aussi présente un triste spectacle ; les catholiques se trouvent toujours sous le coup d'une législation barbare qui les écrase : et quelle noble tâche ce serait pour tous les Souverains catholiques qui vont assister au Congrès, de prendre en main la cause de ces populations souffrantes, blessées dans leurs sentiments les plus chers ; traitées avec une barbarie révoltante. Au lieu de réserver ses soins exclusivement aux sujets du gouvernement plus que paternel du Souverain Pontife, il y aurait bien plus à faire et bien mieux à employer ses ressources et ses efforts en cherchant à intervenir en faveur des malheureux qui souffrent pour leur foi, qui sont tenus dans un état d'oppression pour leurs croyances, soit en Pologne, soit en Suède, et même dans des pays où l'on proclame le plus hautement les droits de la conscience et de la liberté individuelle.

Une tribune où l'on pourra parler de ces grands intérêts, vient d'être inaugurée à Montréal avec une pompe et un éclat qui ne laissent rien à désirer. Dans l'une des plus belles salles de la ville, dans l'un de ses plus admirables monuments se trouvait réunie l'élite de la société canadienne ; toutes les nuances et

toutes les opinions s'y étaient données rendez-vous, comme pour déclarer solennellement que, malgré quelques dissentiments peut-être plus apparents que réels, nous sommes tous d'accord sur les idées essentielles qui seront défendues à cette tribune, les mœurs et la foi, la langue et la nationalité que de saints et nobles ancêtres ont implantées profondément sur ce sol américain avec de si héroïques efforts. De grandes et belles idées de foi, de Patrie et d'Union ont été émises ce jour-là ; on peut s'en convaincre, en lisant les pages qui suivent cette chronique et qui resteront comme un beau souvenir.

Parlons d'une heureuse innovation : on a entendu de la musique dans les intermèdes, et des vers de circonstance ont été admirablement chantés par M. Bourassa, à qui rien ne manque pour faire valoir une belle poésie : Voix très remarquable, sentiment, noblesse et expression au dernier degré. Honneur aussi au poète qui était si bien interprété. En même temps on admirait et on contemplait avec étonnement ce magnifique édifice qui s'est élevé tout à coup, comme par enchantement, et qui forme l'une des plus belles perspectives de la ville de Montréal.

Quels sont les auteurs d'une telle merveille, quels sont ceux qui ont eu le courage et la persistance infatigable de mettre à exécution une entreprise si grande, si importante, si difficile et si considérable ! quels sont les citoyens qui ont doté le pays et la jeunesse d'une telle tribune, d'un tel amphithéâtre et d'un si beau palais ?

Ici, il faudrait citer beaucoup de noms, car ceux qui ont un cœur dévoué aux grandes œuvres et qui ont voulu contribuer à une institution destinée à être la gloire du pays tout entier, sont nombreux dans notre belle cité ; mais nous ne pouvons nous dispenser d'offrir dans cette chronique notre tribut de reconnaissance à ces honorables citoyens qui, depuis près de trois ans, ont bien voulu consacrer, presque à chaque jour, leur temps, leurs démarches, leurs efforts pour faire partir, poursuivre et mener à bonne fin cette grande et noble entreprise. Tout Montréal les connaît ; mais il est juste de proclamer ici solennellement leurs noms et de nous écrier avec le vénérable supérieur du Séminaire et avec M. Cherrier dans leurs discours d'inauguration : "honneur à vous, messieurs les membres du comité de construction. (1) Oui, messieurs, honneur à vous devant Dieu et devant les hommes pour votre activité patiente et votre courage invincible aux obstacles sans nombre que vous avez trouvés partout sous vos pas." Pouviez-vous doter Montréal d'un plus noble et d'un plus magnifique édifice ? Ce monument fera votre joie et votre gloire aussi bien que celles de votre habile architecte, M. Lévesque, et de votre actif et intelligent entrepreneur, M. Augustin Laberge.

(1) Le comité de construction était composé de Messire L. Rogourd, de M. L. A. Moreau, de M. Ubalde Baudry, de M. le docteur E. H. Trudel, et de M. R. Bellemare.

Une heureuse nouvelle qui a été donnée par l'un de nos éminents orateurs, c'est que l'on exécuterait peut-être, dans cette salle immense, des peintures murales destinées à rappeler les *souvenirs historiques* du pays. Il y a là des surfaces considérables qui peuvent prêter un terrain tout à fait approprié aux plus grandes et aux plus belles compositions. Nous appelons de nos vœux le jour où, assis dans cette enceinte, nous assisterons à la fois à la manifestation complète de tout le génie de ce pays, pour la science, les lettres, l'éloquence et les arts.

Les sujets ne nous manquent pas ; les plus jeunes orateurs ont déjà fait leurs preuves ; nous avons des musiciens qui pour être applaudis n'ont besoin que d'être connus, et le nom de M. Bourassa, salué aussi comme peintre habile par des applaudissements unanimes, répond à tous les vœux de ceux qui désirent contempler enfin ces souvenirs et ces gloires d'un passé que nous connaissons mieux de jour en jour et qui méritent si grandement d'avoir un champ ouvert, où ils pourront parler sans cesse aux regards.

En fait de *SOUVENIRS HISTORIQUES*, rien de mieux à donner en récompense aux enfants, à la jeunesse, qu'un livre charmant ainsi intitulé et publié par M. Ls. Racine. C'est une heureuse idée de mettre à la portée de tous les âges, et sous un format accessible à toutes les bourses, les traits les plus remarquables des premiers temps du Canada. On trouve là d'aussi beaux exemples que dans les histoires les plus célèbres, et pour notre part nous ne croyons pas qu'une mère canadienne ou un instituteur puisse offrir aux enfants une *morale en action plus instructive et plus touchante*. Recueillons avec amour les faits du temps passé si intéressants pour les enfants de ceux les ont accomplis.

Nous avons reçu le travail de M. de Bellefeuille sur les *Mariages Clandestins*, et non seulement nous l'en remercions, mais nous l'en félicitons sincèrement. C'est un ouvrage sérieux, qui a nécessité de grandes recherches, et qui montre une aptitude remarquable pour l'exposition et la discussion des points les plus relevés et des questions les plus subtiles. Ce travail est un très beau témoignage des fortes études que son auteur sait mener, en même temps que tant d'autres publications littéraires dans l'*Ordre*, qui montrent toujours un écrivain sérieux, mais soucieux de la correction et de l'élégance littéraire. M. de Bellefeuille aime la philosophie, le raisonnement serré, mais il n'est pas exclusif, et il pense que le beau a quelque chose à faire avec le vrai ; qu'ils doivent chercher à aller ensemble en se donnant la main ; que leur alliance est des plus légitimes et des plus honorables et qu'elle ne rentre nullement dans la catégorie de ces *unions clandestines*, qu'il a si fortement attaquées et flétries.

La Revue mensuelle du *Journal de l'Instruction Publique* nous donne la plus spirituelle boutade contre

l'un des travers du jour ; il nous a semblé contempler un vrai portrait emprunté à la galerie Labruyère.

Nous aurions voulu la citer, mais l'espace nous manquant, nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs au journal, et nous nous arrêtons ici pour céder la parole à de plus illustres que nous, aux Orateurs distingués qui ont inauguré la *nouvelle Salle de Lecture*.

Nos abonnés attendent sans doute avec impatience le numéro de *l'Echo* pour lire les discours prononcés par les Orateurs qui ont paru dans la tribune du nouveau Cabinet de lecture le jour de son Inauguration. Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui les publier tous, à l'exception de celui de l'Hon. Surintendant de l'Education (1). Nos lecteurs n'auront pas oublié que c'est à l'obligeance et au rare talent sténographique de M. Coursolles que nous en sommes redevables en très grande partie. Qu'il veuille bien en recevoir nos sincères remerciements.

DISCOURS DU RÉV. MESSIRE GRANET, *Supérieur du Séminaire*.

Monseigneur, Mesdames et Messieurs,

Nous avons la confiance que l'achèvement de cet édifice consacré aux grandes et belles œuvres de la Bibliothèque paroissiale et au Cabinet de Lecture, est salué par tous les bons citoyens, et surtout par tous les bons Catholiques de cette ville.

Habitants de Montréal, votre patriotisme nous est trop bien connu, pour qu'il nous soit possible de douter que vous êtes fiers de voir s'élever au milieu de votre cité, et en partie par les sacrifices de plusieurs d'entre vous, ce beau monument à la gloire de la Religion et des lettres.

A la vérité, l'ouvrage n'est pas encore entièrement terminé. L'ornementation de la Bibliothèque et de la Salle de lecture, est loin, comme on le voit assez, d'être complète ; mais nous espérons, moyennant la grâce de Dieu et le concours soutenu des âmes généreuses, qui se sont montrées déjà si bienveillantes envers une œuvre entreprise sous leurs auspices et avec leurs sympathies unanimes, que ce qui reste à faire se fera en effet, et même qu'il sera bientôt parachevé.

Maintenant, MM., avant tout, qu'il me soit permis, en cette occasion solennelle, d'offrir au nom de l'Association du Cabinet de Lecture et de tous les vrais amis de la Religion et du pays, un juste tribut de reconnaissance aux *membres du comité de construction*, (2) qui ont déployé tant de zèle et de persévérance pour mener à bonne fin le grand ouvrage qu'ils avaient eu la générosité d'entreprendre.

Honneur à vous, messieurs, honneur à vous devant Dieu et devant les hommes, pour votre activité patiente et votre courage invincible aux nombreux obstacles que vous avez trouvés partout sous vos pas ! que le succès obtenu jusqu'à ce jour, soit pour vous, du moins, un commencement de récompense !

(1) Il paraitra dans le prochain numéro.

(2) M. L. A. Moreau, M. Ubalde Baudry, M. le Dr. E. H. Trudel, M. R. Bellemare et Messire L. Regourd.

Honneur pareillement et remerciements sincères aux généreux citoyens qui ont contribué de leurs deniers à la bonne œuvre ! Sans aucun doute, quand ils passent devant ce sanctuaire de la science et de la littérature catholique, au fond de leur cœur résonne avec grande suavité quelque chose comme ces paroles : *j'ai posé une pierre à cet édifice patriotique !*

Nous n'aurons garde d'oublier dans l'expression de notre vive gratitude, les excellentes Dames patronesses du bazar qui vient d'avoir lieu dans cette enceinte ; celles qui ont bien voulu fournir quelque objet, et spécialement les élèves de deux institutions chères à la patrie, de la Congrégation et du Sacré-Cœur.

MM., au point de vue matériel, la bibliothèque et le Cabinet de Lecture paroissial sont l'œuvre d'un grand nombre ; au point de vue moral nous voudrions qu'ils fussent dans la suite l'œuvre de tous. Expliquons plus clairement notre pensée : par le concours de plusieurs, la bibliothèque paroissiale et le Cabinet de Lecture existent ; l'un et l'autre n'ont vécu que peu de temps, et déjà, par la bénédiction du ciel, ils ont pris des développements considérables et paraissent solidement établis : toutefois, pour le bien commun, il faut les consolider et les développer encore ; or, on affermira, on développera *l'Œuvre des bons livres* en fréquentant la Bibliothèque paroissiale, en exhortant ses amis et ses connaissances à la fréquenter également.

Pour faire prospérer le Cabinet de Lecture, il faut surtout que la jeunesse lettrée de cette ville nous fournisse bon nombre de *Lecteurs*, et que ceux-ci trouvent constamment, en ce lieu, un auditoire nombreux et sympathique. Que cet appel à nos chers jeunes gens et à tous ceux qui aiment sincèrement leur pays, soit entendu ! Que la bibliothèque soit fréquentée assidûment par un très-grand nombre de lecteurs ! Que de toutes parts l'on vienne y puiser les eaux pures de la vraie science, de l'instruction salutaire !

Qu'à la tribune du Cabinet de Lecture Paroissial l'on voie monter, avec des hommes d'un âge plus avancé, beaucoup de jeunes gens. Que tous, mais plus particulièrement ces derniers, viennent y proclamer, avec une noble et modeste assurance, leurs convictions religieuses, leur amour pour la patrie, leur admiration pour les hauts faits des ancêtres, leur culte de la probité inviolable et des mœurs pures et viriles d'un âge meilleur que le nôtre : qu'ils viennent dire ici leur amour pour les lettres et les sciences diverses.

Qu'il en soit ainsi, très-spécialement de la jeunesse studieuse du *Cercle Littéraire* qui va, nous en avons la douce confiance, entrer dans une phase nouvelle de développement et d'activité, comme le Cabinet de Lecture lui-même, sous les auspices duquel il s'est formé.

MM., vous ne pouvez pas donner de plus beau, de plus consolant spectacle aux auteurs de vos jours, aux amis de la jeunesse, à vos instituteurs d'autrefois et à tous les Canadiens-français qui savent quel sang coule dans leurs veines.

Je voudrais que mes paroles fussent bien comprises ; dans l'appel que j'ai l'honneur de vous faire en ce moment, il n'y a point de pensée exclusive. Quand nous demandons vos sympathies pour le Cabinet de lecture Paroissial, nous ne prétendons pas, le moins du monde, que vous les refusiez à d'autres institutions qui, sous des noms différents, poursuivent le même but. Que ces institutions salutaires, comme celles que je viens de célébrer devant vous, vivent, prospèrent et se développent largement, au soleil vivifiant du catholicisme ; nous nous en réjouirons très fort, et l'*Echo du Cabinet de Lecture* redira sans doute avec bonheur leurs travaux et leurs succès.

DISCOURS DU R. P. VIGNON, Supérieur des Jésuites.

Gloire et amour ! oui, Messieurs, c'est un devoir de justice, et je me sens pressé de le remplir en paraissant dans cette tribune : gloire et amour au Séminaire de Montréal ! Vos applaudissements, Messieurs, m'avertissent que j'ai bien dit. Si je pouvais écouter les palpitations de vos cœurs, j'y entendrais sans doute la même louange : gloire et amour au Séminaire de Montréal ! Vous avez raison, Messieurs, et quoique tant d'autres monuments redisent la gloire du Séminaire, il y a, dans celui que nous inaugurons, un bienfait particulier ; car, s'il apparaît avec des proportions si grandioses, c'est pour manifester avec grandeur le dévouement du Séminaire en faveur de nos jeunes gens. D'ailleurs, le Séminaire devient une fois de plus l'ami des familles, l'ami de la Cité, l'ami de la Nation et enfin l'ami de l'Eglise. Hâtons-nous d'ajouter que le dévouement est le signe de l'amour, et que l'amour ne peut être récompensé que par l'amour. Aussi, arrêtant nos regards sur cet auditoire immense, nous remarquons des hommes qui appartiennent à toutes les branches de la société. Pourquoi sont-ils venus ? Je le dis avec bonheur ; c'est pour répéter tous ensemble et tour-à-tour : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

En effet, Messieurs, nous avons déjà le *Cabinet de Lecture*, nous avons le *Cercle Littéraire*, et surtout nous avons la *Tribune*, cette tribune où, tant de fois, la parole de nos jeunes gens a retenti. Qui ne se rappelle ces soirées délicieuses où nous assistions à leurs débats ? La *littérature canadienne* s'est enrichie de leurs travaux ; et dès lors on a pu ajouter à son recueil, comme l'Hon. Surintendant l'a si bien dit, des pages dignes de la postérité, et qu'on admirerait certainement dans ces pays qu'on appelle la patrie des sciences et des lettres. Cependant le *Cabinet de Lecture* était bien humble et son espace bien retréci. Mais aujourd'hui quel magnifique palais ! c'est vraiment le temple des sciences et des lettres, selon l'expression du vénérable Supérieur du Séminaire. L'inauguration de ce temple est sans doute chère à tous ; mais c'est surtout pour nos jeunes gens qu'elle est pleine d'allégresse. Ils reviendront souvent ; aujourd'hui ils

viennent payer le tribut de la reconnaissance : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

A côté du jeune homme, vous apercevez le père, la mère, la sœur, enfin toute la famille. Pauvre père ! il se rappelle le temps où, jeune aussi, il goûtait les douceurs de l'espérance. Mais laissé seul à son entrée dans la vie, sans guide pour lui montrer le chemin, sans abri au milieu de la tempête, il comprit bientôt son malheur. Ah ! que son fils est bien plus heureux ! Ici la sérénité des beaux jours ne sera point troublée par des vents orageux. Ici, il trouvera des guides pour le conduire, des protecteurs pour le défendre, des compagnons pour lui donner l'exemple et des applaudissements pour électriser son courage. Quelle consolation pour un bon père ! Et la mère ! elle si remplie de sollicitude pour l'avenir de son fils, comment ne bénirait-elle pas le *Cabinet de Lecture* ? Elle reviendra souvent, accompagnée de la sœur. Quand le jeune homme paraîtra dans cette tribune, sa mère sera là pour l'écouter ; elle sera là pour recueillir les applaudissements ; elle sera là pour compter les suffrages ; elle sera là pour apprécier les jugements ; oh ! l'heureuse mère, quand elle verra son fils couronné de gloire ! Ainsi, MM., c'est évident, la famille aime le *Cabinet de Lecture*, elle y viendra encore. Aujourd'hui elle vient payer le tribut de la reconnaissance : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

Montréal, cité d'abord si faible, comme elle est devenue grande et belle ! Regardez-la bien, et dites si elle n'a pas la majesté d'une Reine. Voyez avec quelle dignité elle est assise, la tête appuyée contre le Mont-Royal. Mille édifices somptueux l'environnent de toutes parts et forment comme une riche parure qui se développe avec magnificence. Elle baigne ses pieds dans les eaux du grand Fleuve ; elle le voit diriger son cours bienfaisant vers d'autres cités ; elle n'en est point jalouse, car elles sont ses sœurs ; d'ailleurs, en les surpassant toutes, elle devient Reine. Elle est Reine par sa population, elle est Reine par son commerce, elle est Reine par ses richesses ; elle est encore Reine par le nombre et la beauté de ses édifices, par la multitude et la fécondité de ses institutions ; enfin aujourd'hui, elle veut être Reine par la littérature et par les sciences. Devenue Reine, elle n'est point ingrate. Non, MM., elle n'oubliera jamais les bienfaits du Séminaire. Et si les Pères de la cité sont présents à cette inauguration, c'est que le *Cabinet de Lecture* est un nouveau palais, un ornement pour la cité, et en même temps le temple des lettres et des sciences. Ils viennent donc aussi payer le tribut de la reconnaissance : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

La patrie elle-même, MM., semble tressaillir de joie ; elle envoie à cette cérémonie ses plus dignes représentants, ses magistrats, les orateurs de son Parlement et ses hommes d'Etat. Je le sais, ils viennent dire à la jeunesse du *Cabinet de Lecture* les espérances de la Patrie. Mais, n'en doutons pas, ils viennent aussi pa-

yer le tribut de la reconnaissance : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

Mais à la vue de notre Vénéré Pontife, père et premier pasteur de la Cité ; à la vue de tant de prêtres qui l'entourent, puis-je oublier la joie de l'Eglise de Montréal ? Autrefois elle portait un voile de tristesse, comme une mère délaissée. Cachée derrière les saints autels, elle priait et elle pleurait. Ses droits étaient méconnus, sa majesté était outragée, et parmi ses enfants pas un défenseur, pas un vengeur ! Enfin sa prière fut entendue, et un ange consolateur vint sans doute lui dire : " Consolez-vous, mère affligée, vous paraissiez stérile, mais voyez les nombreux enfants qui viennent à vous." Cette génération nouvelle, MM., a commencé avec le *Cabinet de Lecture*, sous la direction et la protection du Séminaire. Aujourd'hui l'Eglise de Montréal est dans l'allégresse ; et ses prêtres et ses Pontifes sont présents pour dire, eux aussi : gloire et amour au Séminaire de Montréal !

DISCOURS DE M. C. S. CHERRIER, *Conseil de la Reine.*

Il semble que dans une solennité littéraire comme celle-ci, on ne devrait entendre que ceux dont l'imagination s'échauffe au contact des littératures anciennes et modernes, et qui, dans leurs discours, peuvent en refléter quelques traits. Le silence au contraire convient à ceux qui, comme moi, se sont voués presque exclusivement à l'étude de la loi, étude qui, selon la remarque d'un juge célèbre des Etats-Unis, tend à refroidir l'enthousiasme littéraire, à dépouiller la pensée de ces formes gracieuses qui en font tout le charme. Aussi, m'étais-je proposé de venir ici comme simple spectateur et de goûter en silence les jouissances intellectuelles dont se montre si avide l'auditoire éclairé que je vois se presser dans cette vaste enceinte. Si, en prenant la parole, je cède à l'invitation dont M. le supérieur du Séminaire a bien voulu m'honorer, c'est que je crois, en le faisant, remplir envers lui un devoir de reconnaissance. La bienveillance et la confiance qu'il m'a témoignées, en toute occasion, ne me permettent pas de demeurer indifférent à ses désirs. Ne pouvant vous adresser que quelques paroles, je me bornerai à vous faire part des impressions que me fait éprouver l'inauguration de cet édifice consacré au culte des sciences et des lettres. Du moment qu'on l'aperçoit, on est frappé de la noble simplicité de son architecture et de la justesse de ses proportions ; et, en admirant les beautés d'ensemble et de détail qu'il offre à la vue, on se demande quel architecte en a donné le plan ? Nous le devons à l'obligeance de l'un des membres de la maison de St. Sulpice. Historien consciencieux, Biographe intéressant, Ecrivain habile, M. l'abbé Faillon, qui a tracé le plan de ce magnifique édifice, joint aux qualités de l'homme de lettres celles de l'artiste. On se rappelle que c'est aussi lui qui a donné le plan d'une Chapelle que les voyageurs vont admirer à Issy, maison de campagne de messieurs les Sulpiciens de Paris, et qui passe pour un petit chef-

d'œuvre. L'exécution de celui du Cabinet de Lecture aura beaucoup contribué à l'embellissement de notre ville, et elle en sera reconnaissante à M. l'abbé Faillon. Je regrette d'autant plus de ne pas le voir aujourd'hui parmi nous, que son absence a pour cause une indisposition qui interrompt des travaux auxquels nous sommes redevables de la vie de quelques-unes des fondatrices de nos communautés religieuses, dont la mémoire sera toujours vénérée en Canada, et nous avons lieu de nourrir l'espoir que M. l'abbé Faillon enrichira notre littérature de nouveaux ouvrages historiques. En attendant, heureux ceux qui ont quelques rapports avec cette aimable Prêtre, qui peuvent jouir de l'aménité de ses manières et goûter les charmes de sa conversation, elle a presque toujours pour objet les hommes et les événements du Canada.

Ce n'est que justice que de payer un juste tribut d'éloges à ceux qui ont eu le mérite de mettre à exécution le plan de M. l'abbé Faillon. Il est dû en particulier aux membres du comité chargé de surveiller sa construction. C'est à leur énergique persévérance et à leurs efforts incessants que nous sommes redevables de l'avantage de nous réunir aujourd'hui dans ce vaste local. Hommes d'affaires, hommes de professions, les membres du comité ont bien voulu dérober à des occupations pressantes, un temps précieux pour nous faire jouir de cet avantage.

Tout en admirant l'extérieur de cet édifice, l'on remarque la nudité de ces murs, bien propre à attrister les amis des beaux arts, et qui aimeraient à en retrouver quelques traces dans un lieu où il en sera si souvent parlé avec enthousiasme. Cette absence de tout ornement n'indique-t-elle pas l'intention d'emprunter à la peinture la décoration de ces murs ? C'est ce que se proposent, dit-on, les Directeurs du Cabinet de Lecture. Si leurs projets peuvent se réaliser, des fresques représenteront sur ces murs quelques événements de notre histoire, ou le portrait de quelques-uns des hommes célèbres du Canada. Heureuse idée que celle de mettre au service de notre histoire la peinture à fresque et de rattacher au Cabinet de lecture paroissial son introduction en ce pays. Me serait-il permis d'indiquer un artiste qui, j'en suis sûr, apporterait à cette œuvre autant de goût et de talent que de zèle et de dévouement. L'amitié que je lui porte et qui pourrait me faire soupçonner de partialité pour lui, et surtout son excessive modestie, seraient peut-être autant de motifs pour m'abstenir de le nommer, si déjà il n'était pas connu de vous tous très avantageusement. Eh ! qui ne se rappelle pas la charmante lecture qu'il a donnée dans l'ancien Cabinet Paroissial ? Qui n'a pas lu, dans *l'Echo*, cette délicieuse composition où se révèlent également le poète, l'artiste et l'écrivain élégant. Inutile à moi de nommer M. Bourassa : à ces traits vous l'avez reconnu, et sans doute vous pensez comme moi que si les circonstances l'appelaient à décorer cette salle, son talent ne serait pas au-dessous de la belle et noble tâche de reproduire sur ces murs

une partie de nos célébrités canadiennes. Et comment douter du succès de l'artiste qui puisera ses inspirations à la double source de l'amour de son pays et de celui de son art ?

Je ne saurais descendre, messieurs, sans dire un mot de notre littérature et des causes qui en ont retardé les progrès.

Du moment où le Bas-Canada fut doté d'institutions représentatives, la plupart de nos hommes éminents furent entraînés, souvent contre leur gré, dans la vie publique. Les préoccupations politiques absorbèrent toute leur attention, comme les luttes dans lesquelles ils se trouvèrent engagés, absorbèrent tous leurs loisirs. Si la vie de nos pères, sous la domination française, se passa à combattre les ennemis du dehors, celle de leurs descendants se consuma depuis à combattre les ennemis du dedans, je veux dire ceux de nos institutions. Cette vie militante n'était guère propre à favoriser le développement des goûts littéraires et les progrès des lettres. Est-ce à dire que pendant cette période le Canada fut déshérité de toute littérature et que nos hommes publics furent tout à fait étrangers aux lettres et insensibles à leurs charmes. Non sans doute, l'éloquence politique, cette éloquence que les anciens nommaient vraiment oratoire, cette éloquence dont la soudaineté de parole est le premier mérite et qui ne peut fleurir que dans les États libres, a été cultivée avec succès parmi nous dès le commencement de l'ère constitutionnelle. L'histoire nous a conservé le nom de deux de nos hommes politiques dans l'enceinte parlementaire et qui devinrent éminents chacun dans le genre oratoire qui lui était particulier. L'un se distingua surtout par une argumentation pressante et par cette dialectique serrée, considérée de tout temps comme le nerf de l'éloquence ; c'était le caractère de M. Pierre Bédard. Mais pour que son talent oratoire pût acquérir tout le développement dont il était susceptible, il lui fallait la chaleur du débat, l'excitation de la lutte. Ce n'est que quand il prenait part à la discussion de quelque grande question qui l'intéressait à un haut degré, que cette puissance irrésistible de logique, que les contemporains se sont accordés à lui reconnaître, se montrait dans toute sa force et son éloquence dans tout son éclat.

Un autre orateur doué d'une stature athlétique, d'une voix tonnante, entraînait ses auditeurs par une éloquence dont la véhémence égalait, si elle ne surpassait la vigueur du raisonnement. Ses succès oratoires dont ses contemporains parlaient avec orgueil, l'avaient placé à la tête de cette phalange patriotique qui combattait alors pour faire jouir leurs compatriotes des avantages du régime constitutionnel que les Fox, les Pitt et autres membres illustres du parlement anglais avaient voulu leur assurer. Ces avantages, les adversaires de nos institutions nous les disputaient avec acharnement, prévoyant que nous nous en servirions comme d'un bouclier, pour protéger ces

mêmes institutions : Dans l'orateur dont je viens de parler, vous avez tous reconnu M. Papineau, l'ancien. L'héritage d'éloquence et de patriotisme qu'il a laissé, a été soigneusement recueilli et religieusement conservé par celui que la providence en a fait le dépositaire et qui l'a agrandi de toute la puissance de son talent oratoire. Le temps me manque pour parler des orateurs plus modernes qui ont jeté un si grand éclat sur la tribune politique. Quelques-uns de nous ont été témoins de leurs succès oratoires, que des Européens littéraires ont admirés.

Mais que restera-t-il de toute cette éloquence ? Quelques lambeaux épars çà et là dans les journaux, et qui ne donneront qu'une faible idée des improvisations brillantes de ces orateurs. Et que reste-t-il de celle des Gracques, des Phocions, des Hortensius et de tant d'autres dont les discours ne nous sont pas parvenus ? Qu'en reste-t-il ? un souvenir, mais un souvenir immortel ! N'est-ce pas une assez belle récompense du talent oratoire ? Si les autres genres de littérature n'ont pas fait, pendant longtemps, plus de progrès que ne le permettait l'état de la société, ils n'ont pas été entièrement négligés, et des Essais en prose ou en vers en fournissent la preuve. Mais ce n'est qu'à une époque assez récente que l'on a publié en Canada des ouvrages littéraires de quelque étendue, productions qui ont valu à leurs auteurs de la part de critiques européens de justes éloges. Ce mouvement littéraire, imprimé à notre société depuis quelques années, ne s'arrêtera pas ; au contraire, il ne peut aller qu'en croissant, favorisé comme il l'est par des institutions telles que celles du Cabinet de lecture Paroissial : ses commencements, à la vérité, ont été bien modestes, mais ce grain de sénévé, pour me servir de l'expression prophétique de M. le Supérieur du Séminaire, s'est développé rapidement et a produit un bel arbre dont les branches s'étendent au loin et qui, de son ombre tutélaire, abritera une littérature forte, sérieuse et morale, qui perpétuera, parmi nous, les traditions du bon goût trop souvent outragé dans quelques-unes des productions du jour. Cette littérature, en inspirant l'amour du pays, inspirera celui de ses lois et de ses institutions ; ce sera une littérature digne d'un peuple libre, car la véritable liberté repose sur la triple base de la religion, des lois et des lumières. Cette littérature élevée, nous en serons redevables d'abord aux fondateurs du Cabinet de lecture, messieurs les Sulpiciens de Montréal ; nous la devons encore à ceux qui ont contribué à l'érection de ce monument que nous inaugurons ce soir ; à ceux qui, par des essais intéressants ou des discours éloquents, contribueront dans l'avenir, comme ils l'ont fait dans le passé, à donner aux séances du Cabinet un intérêt toujours nouveau ; enfin, nous serons encore redevables de ce bienfait à vous, messieurs, qui viendrez encourager de votre approbation les efforts des jeunes littérateurs, et surtout, à vous mesdames, dont le goût toujours si pur, le tact toujours si fin et le senti-

ment des convenances toujours si exquis ne peuvent qu'exercer la plus heureuse influence sur notre littérature. Quand on parle de littérature devant vous, comment ne pas se rappeler qu'il est un genre dans lequel la palme littéraire est demeurée aux mains d'une femme : de grands écrivains ont pu quelques fois imiter avec bonheur Mme de Sévigné, aucun n'a pu l'égaliser. Nous le devons par-dessus tout aux membres du comité de construction, nommé par la corporation du Cabinet de lecture Paroissial, dont aucune difficulté n'a pu ralentir le zèle, le dévouement et l'activité les plus admirables. Honneur donc et reconnaissance à ces Messieurs ! Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire que, sans leur concours et leur constance, jamais Montréal n'aurait possédé ce magnifique monument. Honneur aussi à l'habile et intelligent architecte, M. Lévesque qui les a si bien secondés ! De son côté, notre concitoyen, M. Aug. Laberge, doit être fier de son œuvre ; la construction de ce bel édifice grandira encore sa réputation d'habile entrepreneur.

DISCOURS DE L'HONORABLE L. J. PAPINEAU.

L'auditoire appelle l'Hon. L. J. Papineau à prendre la parole, et Messire Regourd l'invitant à se rendre au désir de l'assemblée—M. Papineau monte à la tribune et s'exprime à peu près en ces termes :—

Messieurs, il y aurait, certes, beaucoup de présomption de ma part, si je me présentais ici par un autre sentiment que celui de la soumission à un commandement, que je ne trouve pourtant pas juste pour moi. Invité par les Messieurs du Séminaire à assister à cette séance, j'aurais manqué à mon devoir et à mes sentiments de respect pour un établissement aussi recommandable sous tous rapports, si je ne m'étais pas rendu à cette invitation : mais n'étant pas alors invité à y porter la parole, j'ai dû me considérer comme entièrement exonéré de cette obligation. Je n'ai pas dû me préparer, je ne me suis pas préparé, à entretenir une aussi imposante assemblée, où je vois réunis nos Evêques, l'élite de leur Clergé, et celle de mes concitoyens, comme elle le mérite. Je me présente donc à vous, par pur esprit d'obéissance à votre appel, témoignage de votre bienveillance pour un vieux serviteur, et avec d'autant plus de désavantage, que vous avez déjà entendu comme moi, avec le plus vif plaisir, les discours éloquentes de plusieurs personnes très-habiles et très-bien préparées, quand je ne le suis point du tout. Cependant, je puis parler comme tous peuvent le faire,—sur le ton d'une conversation familière,—de la reconnaissance que les citoyens de Montréal doivent à la maison fondatrice et bienfaitrice de cette ville, et qui a tout fait pour eux ; dont tous ceux qui m'écoutent ont reçu personnellement, ou par leurs enfants, parents, amis ou protégés, quelque bienfait. L'on peut juger, par ses services passés, de ceux qu'elle rendra encore dans l'avenir.

Les principaux collèges, les hôpitaux, les écoles, les nombreuses institutions charitables qui font tant de bien et d'honneur à cette ville, doivent leur naissance ou leur aggrandissement et leur conservation, aux généreux efforts du Séminaire de Montréal.

Rappelons-nous qu'à l'époque du changement de domination, Montréal n'était encore qu'un village, trop peu considérable pour avoir un collège. Il ne possédait que de petites écoles établies par le Séminaire. L'éducation supérieure ne pouvait être obtenue qu'à Québec, qui était alors le siège du gouvernement, du commerce et des affaires, et dont la population était beaucoup plus forte qu'à Montréal. Grâce aux bienfaits de la France, de très-bonnes études se faisaient à Québec dans son Séminaire et son collège des Jésuites, dès les premiers âges de la colonie, lorsque Montréal n'avait d'élèves, qu'en nombre suffisant pour suivre l'enseignement élémentaire des petites écoles. Je vous rappellerai, qu'ici même, à l'endroit où ce bel édifice, dont l'inauguration a lieu ce soir, est construit, où vous entendrez de savantes lectures, était la principale de ces petites écoles où j'ai appris les rudiments du catéchisme, et que bien peu d'années auparavant, elles suffisaient aux besoins du village, aux besoins de l'époque. Je dois donc les premiers bienfaits de l'enseignement primaire au Séminaire de Montréal, bien que j'aie fait mon cours d'études classiques à Québec. Quand la ville est devenue plus considérable, le Séminaire a fait plus ; suivant les besoins du temps, il a établi un collège pour y donner une éducation supérieure dont un grand nombre de ceux qui m'entendent ont si bien profité. Ce bienfait est d'époque comparativement si récente, qu'il y a encore vivant, au moins un, sinon plusieurs des élèves qui ont suivi le premier cours de philosophie qui ait été professé à Montréal. Celui que je connais, qui a suivi ce premier cours, est un de nos concitoyens des plus distingués, l'honorable M. D. B. Viger, mon parent.

Le clergé du pays doit aussi beaucoup de reconnaissance au Séminaire de Montréal, parce que c'est grâce à son zèle et à ses soins que tant de prêtres, qui édifient et dirigent la plupart des cures de ce diocèse, se sont formés. En un mot, les Juges qui ornent le banc judiciaire, les avocats qui illustrent le barreau, des notaires, des médecins, des marchands, les citoyens de toutes les classes et de toutes les conditions ont puisé une éducation variée, forte et morale dans les établissements et sous la direction de cette savante maison. Ses services ont donc été de tous les temps, depuis l'époque où cette maison choisissait avec un soin scrupuleux, des hommes énergiques, probes et laborieux pour premiers colons ; où ses prêtres travaillaient de leurs mains avec les nouveaux arrivants à la construction des premiers édifices ; où ses missionnaires parcouraient le pays et se faisaient tuer par les sauvages, qu'ils voulaient civiliser, jusqu'à nos jours ; ses services seront perpétués dans un long avenir. Aujourd'hui la maison de St. Sulpice est illustre, et

elle peut se glorifier d'une longue suite d'hommes très distingués qui l'ont présidée.

Je ne mentionnerai que ceux que j'ai connus dès ma première jeunesse, pour ne pas blesser par de très justes éloges, ceux qui aujourd'hui illustrent cette auguste maison. Ce fut M. Brassier, mais qui était tombé dans un état d'infirmité permanente, par une violente attaque de paralysie ; puis, le pieux, le docte, le très-illustre Messire Roux, d'un savoir profond et universel ; aussi fort en droit civil qu'en droit canonique, dont les lumières furent telles que, tant qu'il vécut, il fut consulté avec infiniment d'avantage pour tous, de toutes les parties du Canada, par les laïques comme par le clergé. Depuis, des hommes également éminents leur ont succédé et ont acquis un nom immortel au Séminaire de Montréal, et des droits les plus légitimes au respect, à l'affection, à la reconnaissance de tous les citoyens de cette grande cité.

L'hon. M. Papineau fait ensuite l'éloge de M. l'abbé Faillon pour les ouvrages qu'il a déjà publiés et dit que, dans le moment actuel, ce même ecclésiastique si laborieux est occupé à écrire l'histoire de Montréal. Cet ouvrage est lié à l'histoire de toutes les paroisses situées dans les seigneuries du séminaire, à celle de l'origine des familles venues au pays sous les auspices et par la protection de cette maison et à celle de l'établissement du pays entier.

Il saisit cette occasion pour lui témoigner publiquement sa reconnaissance pour ses travaux, et le supplier de terminer cet ouvrage (l'histoire de Montréal) afin qu'il ait le bonheur de le lire avant de clore les yeux, ce qui ne peut être très-éloigné, vû son âge.

Il loue et remercie M. Chauveau, l'hon. surintendant de l'instruction publique, pour tout le zèle qu'il déploie en faveur de l'éducation. Il espère que le Cabinet de lecture prospérera et atteindra le but pour lequel il a été fondé, et il termine en remerciant l'auditoire de la bienveillance avec laquelle il l'a écouté.

DISCOURS DU RÉV. P. AUBERT, *Supérieur des Oblats.*

Dans sa lettre d'invitation pour cette séance solennelle, M. le Directeur du *Cabinet de Lecture* m'avertissait que j'aurais à prendre la parole : comme je savais que j'aurais à m'adresser à un auditoire choisi, par respect pour cet auditoire, je m'étais un peu préparé, et j'avais même eu la chance de trouver quelques bonnes idées. Ça été un malheur pour moi, les orateurs qui m'ont précédé me les ont volées. Je me trouve donc dans la pénible situation d'un homme qui, partant pour un voyage nécessaire, s'aperçoit, en voulant payer son *ticket*, qu'il a perdu sa bourse ; il ne lui reste pas d'autre parti à prendre que de retourner tristement chez lui ; à moins qu'il ne rencontre un ami qui mette sa bourse à sa disposition.

Puisque j'ai été appelé à l'honneur de vous adresser la parole, il ne me conviendrait pas de quitter cette tribune et de gagner ma place sans rien vous dire, malgré la mésaventure qui vient de m'arriver. Il faut

donc que je trouve un ami qui me fournisse ce dont j'ai besoin actuellement, c'est-à-dire des idées ; cet ami je l'ai trouvé, c'est le *cœur*. Quand les idées qu'on avait dans la tête sont épuisées, c'est le cœur qui doit lui en fournir et il ne peut en être autrement dans la circonstance mémorable qui nous réunit et dans le lieu où nous nous trouvons.

Le premier sentiment que l'on éprouve en entrant dans cette magnifique salle est celui de la reconnaissance envers le séminaire de Montréal ; puisqu'en fondant, dans ce noble édifice, une bibliothèque et une salle de lecture, il a satisfait à un des besoins impérieux de la religion, pour cette ville, et c'est comme catholique et comme prêtre que je lui en témoigne ici toute ma reconnaissance.

Je ne veux point médire de notre époque, c'est le privilège du vicillard de faire l'éloge du passé au détriment du présent ; je n'aspire point encore à ce privilège, mais tout en reconnaissant que notre temps a ses bons côtés et fait de grandes choses, nous ne pouvons méconnaître cependant qu'il a aussi ses mauvais côtés ; et que les idées fausses, erronées et malsaines qui circulent de nos jours et qu'on adopte malheureusement trop facilement, sont un des fléaux de notre époque, qui exerce les conséquences les plus graves pour la société, si on n'y apporte remède.

Sans doute le mal n'est pas aussi grand ici que chez certaines nations de l'Europe et dans les États voisins, mais il peut s'y communiquer. Tout conspire aujourd'hui pour propager ces idées fausses, erronées et malsaines, l'histoire, la géographie, le roman, la revue et le journal. Ce qui ne sort pas d'une source purement catholique en est plus ou moins infecté, et doit être tenu à bon droit comme suspect. Pour nous protéger contre cette peste on n'a point établi de cordon sanitaire, et la douane ne regarde point comme articles prohibés les fausses et mauvaises maximes ; de sorte que rien n'en empêche l'introduction dans ce pays. Le séminaire de Montréal, qui a parfaitement compris le mal que je viens de signaler, a voulu en empêcher les effets désastreux, et comme antidote il procure à cette ville la bibliothèque et la salle de lecture : car ici les intelligences ne pourront se nourrir que de bonnes et salutaires doctrines ; de plus, les idées erronées et malsaines y seront rectifiées et combattues ; les parents pourront, sans crainte, y envoyer leurs enfants ; ils peuvent être assurés qu'aucun livre dangereux ne tombera sous leur main, ni qu'aucun mauvais principe n'y sera entendu. Un autre avantage que je ne dois pas taire, c'est que cette tribune servira aux jeunes gens pour se former à l'art oratoire ; la nécessité d'y paraître bien préparés les forcera à travailler pour acquérir le talent de bien écrire et de bien dire.

Je m'arrête, messieurs, je ne veux pas contribuer à trop prolonger cette séance ; d'ailleurs à défaut d'autres mérites je veux au moins que mon discours ait celui d'être court.

DISCOURS DE M. SÉNÉCAL, *Président du Cercle Littéraire.*

Monseigneur, M. le Supérieur, Mesds. et Messieurs,

Il y a plus que de la témérité de ma part, à accepter le dangereux honneur de vous adresser la parole, après les orateurs éloquents qui m'ont précédé dans cette tribune. Mais, lorsque l'on a à cœur l'intérêt de ses concitoyens, lorsque les progrès intellectuels de ces compatriotes nous sont chers, lorsque, surtout, l'on a été comme vous et moi, témoins des sacrifices nombreux qui ont été faits par une société célèbre, et par une partie considérable de la population intelligente de cette ville de Montréal, pour hâter et diriger ce progrès, on doit trouver quelques paroles de reconnaissance pour ceux qui ont pris part à cette belle œuvre et quelques mots d'encouragement pour tous.

Nous inaugurons ce soir les *Nouvelles Salles du Cabinet de Lecture Paroissial*, sous les auspices d'un clergé ami et de l'élite de la population canadienne de notre ville, qui a aussi fait sa part de sacrifices pour cette œuvre. Et certes, c'est une belle œuvre que celle de préparer au Canada des écrivains honnêtes et une littérature saine, morale et par conséquent nationale; oui, nationale, car ce qui nous distingue nous Canadiens-Français des autres populations qui nous environnent et des peuples qui nous avoisinent, c'est notre religion, c'est notre langue, ce sont nos mœurs. Notre pays a commencé sous les auspices du catholicisme et de la France. Nous sommes Français et catholiques. Nos mœurs sont douces et paisibles, notre population est morale. Une littérature qui s'éloignerait de ces bases de notre nationalité ne serait pas nationale. Loin des plumes Canadiennes ces productions que l'immoralité enfante et qui souillent l'intelligence et le cœur! Loin de nous ces inspirations qui tendent à relâcher les liens des vertus domestiques et qui font tomber une société tout entière, en semant la corruption parmi les membres qui la composent! Une telle littérature ne porterait pas le cachet de notre caractère national; elle serait anti-nationale. Nous n'en voulons pas.

Le splendide édifice que nous inaugurons et dans lequel la jeunesse Canadienne est invitée à venir faire ses essais, sera pour nous l'une des garanties les plus sûres de la conservation de notre langue et des principes qui doivent animer le littérateur canadien. C'est ici que nous viendrons épurer et polir notre littérature; car, il ne faut pas se méprendre et dire: les sociétés littéraires se multiplient, et le développement trop rapide des institutions étouffera l'élan des intelligences en divisant notre population. Non, Messieurs: les institutions qui reposent sur des principes solides et moraux sont sœurs et loin de diviser la population, elles s'uniront dans leurs efforts et dans leurs œuvres pour tresser à notre pays une couronne d'honneur et de gloire, et avec leur secours, le mouvement progressif littéraire, si rapide depuis quelques années, se maintiendra. Du reste, Messieurs, ce que

je vous dis en ce moment, vous en avez bien senti l'importance, puisque, malgré que vos bourses soient souvent mises à contribution pour soulager l'obscur misère et le dénuement presque incroyable qu'amène la froide saison, vous n'avez pas cependant négligé cet autre besoin de notre ville, qui est de cultiver les richesses de l'intelligence. L'argent dont vous vous êtes dessaisi, en faveur de cette œuvre, vous le retrouvez dans ces salles immenses, dans la splendide architecture de ce temple élevé aux lettres et digne d'elles, dans les pierres mêmes de ce monument qui vous survivra et qui témoignera aux générations qui viendront après nous, de votre dévouement à la cause de la patrie et des lettres.

Mais une pensée par laquelle je termine, me frappe en ce moment. Permettez-moi de vous en faire part.

A l'occasion de l'inauguration du nouveau *Cabinet de Lecture Paroissial*, et à la vue de cette assemblée, en tête de laquelle j'aperçois une partie considérable du Clergé, je me demande quels sont les hommes qui se sont mis à la tête du mouvement littéraire de cette ville? Sont-ce ceux qui ont proclamé que le clergé était opposé au progrès des lumières? Sont-ce ceux qui ont travaillé à diminuer et à éteindre, s'ils l'avaient pu, l'influence salutaire du prêtre? Sont-ce ceux qui ont déclaré que l'Eglise avait intérêt à ne pas dissiper les ténèbres de l'ignorance, à ne pas déchirer le voile sous lequel la science et les lettres cachent leurs mystères? Non, messieurs, c'est le clergé lui-même; trop souvent calomnié, c'est cette société de St.-Sulpice dont l'histoire se lie si intimement à celle de la colonisation de l'île, que l'on ne peut savoir l'une sans savoir l'autre. C'est cette société, dis-je, ce sont des prêtres qui se sont emparés de ce mouvement et qui le dirigent. Et en cela, messieurs, ils ne font que continuer l'œuvre du moine, enterré vivant dans sa cellule à peine éclairée par la pâle lumière d'une lampe et qui, déchiffrant les vieux manuscrits de siècles disparus, conservaient au milieu des désordres qui ont marqué une partie du moyen âge, le précieux dépôt des lettres anciennes qui sont encore aujourd'hui la base de l'éducation littéraire. Lorsque plus tard, les divers éléments qui alors se combattaient, eurent formé une société organisée, et que les lettres purent se frayer une route hors des monastères et des couvents, l'œuvre de leur propagation fut encore encouragée par l'Eglise. Un moine enseignait à la cour de Charlemagne, et plus tard un Pape, ami des arts et des lettres, laissait son nom au siècle brillant qui marque le commencement de la civilisation européenne.

Je ne fais qu'indiquer cette pensée et l'appuyer de quelques faits qui me reviennent à la mémoire. Mais j'en ai dit assez pour faire voir que l'Eglise et le clergé en général sont amis des lettres et des arts. Ici, ce clergé nous trace lui-même la route.

J'ai dit que je terminais; je tiens parole en exprimant l'espoir que cette institution qui a commencé

et grandi sous un si heureux patronage, sera utile au pays et contribuera pour une large part à notre avancement et à nos progrès.

DISCOURS DE L'HONORABLE A. A. DORION.

L'hon. A. A. Dorion, appelé par l'auditoire et invité par M. le Directeur du Cabinet de lecture à prendre la parole, dit que l'embarras dans lequel le place la bienveillance de M. le Directeur et de ceux qui l'invitent à parler est grande. Il est tenté de s'en tirer comme l'avait fait quelqu'un qui, forcé de parler après un orateur éminent, s'était contenté de dire *ditto* à l'éloquent discours qu'il venait d'entendre, et qui s'était acquis la réputation d'homme d'esprit tout en ne disant rien. Il serait tenté, lui aussi, de dire *ditto* à tout ce qu'il a entendu ce soir, et de se retirer. Mais il voit devant lui un clergé nombreux qui protesterait contre ce procédé peu honnête de s'approprier ainsi sans façon la propriété d'autrui ; il voit aussi M. le Surintendant de l'éducation qui s'opposerait sans doute à ce qu'on lui prît l'éloquent discours qu'il a prononcé ce soir. Mais s'il ne lui était pas permis de s'exprimer avec la même éloquence que les Orateurs qui l'ont précédé, rien du moins ne l'empêchait d'apprécier comme eux les bienfaits dont cette ville est redevable aux Messieurs du Séminaire de Montréal, et d'éprouver pour MM. les Directeurs de cette maison les sentiments de reconnaissance et d'admiration que tout le monde ressent ce soir.

L'hon. M. Papineau a dit que l'emplacement sur lequel a été érigée la bâtisse du Cabinet de lecture Paroissial était celui-là même où les MM. du Séminaire avaient établi autrefois une petite école pour les enfants de Montréal. Cela lui rappelle qu'il y a quelques années un homme distingué par son zèle pour l'avancement des lettres, est venu ici avec le projet de favoriser un échange réciproque des productions littéraires des différents pays et d'établir par ce moyen une espèce de communication intellectuelle entre tous les peuples de la terre. Il voulait aussi fonder dans chaque état une vaste institution littéraire dont l'objet serait d'aider son projet d'échanges et populariser par ses ramifications les sciences et les lettres. Cet homme était M. Vattemarre. M. Dorion croyait que cette idée se réaliserait un jour, et que dès aujourd'hui l'on pouvait entrevoir l'époque où la seconde partie de son projet pourrait s'accomplir pour le Canada. Il avait même reçu un commencement d'exécution pendant le séjour de M. Vattemarre ici et une loi avait autorisé la fondation d'un institut littéraire sur des proportions dignes d'en faire une institution nationale. L'on désignait alors la Place d'Armes et l'emplacement appartenant au Séminaire, celui-là même sur lequel s'élève le Cabinet de lecture paroissial, comme devant être le site de ce grand institut du Canada. S'il m'est permis de former aujourd'hui un souhait, c'est que le Cabinet de lecture qui a commencé sous un titre si modeste devienne cette

institution nationale que M. Vattemarre a projetée, et qu'il continue comme par le passé à répandre le goût et la connaissance de cette belle langue française trop peu connue sur ce continent, mais qui n'a besoin que de l'être pour devenir ce qu'elle est en Europe : le complément nécessaire de toute bonne éducation.

DISCOURS DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL.

Enfin, Mgr. de Montréal ayant été prié d'adresser quelques mots à l'assemblée, s'est exprimé à peu près en ces termes :

Messieurs,—Pour ne pas trop prolonger la séance à cause de l'heure déjà si avancée, je me contenterai de glaner, pour ainsi dire, et de faire comme un bouquet des belles choses que nous venons d'entendre, et qui ne sont que les échos fidèles des sentiments qui vous animent.... En montant dans cette salle on voit de toutes parts cette inscription en gros caractères : *Inauguration du Cabinet de lecture*. Or, ce mot *Inauguration* appartient proprement à la religion. Il signifie consécration des prémices, et l'acte par lequel un prince de l'Eglise prend possession de sa dignité : ainsi, quand un Souverain Pontife prend possession de son trône, c'est une inauguration : quand un prince est sacré, c'est aussi une inauguration. C'est donc une action bien auguste, et ce seul mot doit suffire pour imprimer dans vos cœurs ce que cette réunion a de sacré et de solennel. L'année dernière, nous avons eu l'inauguration du chemin de fer, et bientôt nous aurons l'inauguration de notre pont gigantesque et peut-être unique dans le monde : mais ce mot est emprunté à la religion, qui veut bien prêter à tous sa langue et consacrer par les mots qui lui sont propres les grandes œuvres de l'industrie humaine. Le Cabinet de lecture a aussi son inauguration, et cette œuvre que nous inaugurons aujourd'hui, sera grande aussi à sa manière, et peut-être rendra-t-elle autant et plus de services à la Religion et à la patrie, que ces deux chefs-d'œuvres du genre humain dont nous venons de parler. Car qui sait si, grâce à ces deux moyens de transport nous n'aurons pas la douleur de voir passer devant notre ville tous les produits de l'Ouest, sans aucun profit pour nous ? mais avec le Cabinet de lecture nous aurons des hommes qui feront entendre leur voix partout où il s'agira d'exalter la gloire de la religion et du peuple Canadien. Oui, le Cabinet de lecture fera notre gloire, parce qu'il est consacré par la religion.

Ensuite, Mgr. tirant de la fête de la Chaire de St. Pierre à Rome, un à-propos très-heureux et vivement applaudi, s'est écrié : A pareil jour, il y a plus de dix-huit siècles, St. Pierre était inauguré à Rome. A pareil jour, il prenait possession du siège immortel qui devait porter la puissance de la religion bien plus loin que les armées romaines n'avaient porté celle des empereurs. Montréal prend aussi en ce jour possession de cette chaire, appuyée sur celle de Pierre ;

n'en doutons pas, les vœux exprimés par les orateurs qui m'ont précédé, dans leurs discours d'inauguration recevront leur accomplissement. A pareil jour, St.-Pierre se présentant à Rome pour y établir son Siège Apostolique qui devait répandre une doctrine sainte, a bien voulu lui aussi faire son discours inaugural. En entrant dans la ville des Césars, il est seul, on lui demande ce qu'il prétend : " Je viens, dit-il, renverser vos idoles, planter la Croix de mon maître et établir sa doctrine." Tel fut le discours d'inauguration du prince des Apôtres : qu'on aille à Rome et on verra que ce discours s'est accompli. Qu'on aille sur la Place Trajanne, et on verra St. Pierre sur la colonne même de Trajan, du haut de laquelle il domine la ville éternelle, et en le voyant là, on se dit : La vérité de Dieu est infaillible ! Je vous dis ceci parce que j'ai confiance dans l'Institution qui est inaugurée ce soir. Oui, cette tribune sera, elle aussi, une chaire de vérité, toujours invincible, puisque la vérité ne saurait être vaincue. Pères et mères de famille qui m'écoutez, vous enverrez vos enfants au Cabinet de lecture, et vous aurez la consolation de leur entendre répéter du haut de cette chaire, les sages leçons que vous leur aurez données. Ces enfants seront votre gloire, l'honneur et l'espérance de la religion et de la Patrie. On lit dans les sublimes poésies de David : " Bienheureux ceux qui ne vont point dans les assemblées des impies, et qui ne fréquentent point les chaires d'erreur et de pestilence." Eh bien ! chers parents, réjouissez-vous, car cette chaire du Cabinet de lecture empêchera vos enfants d'aller aux assemblées des impies et les conservera toujours purs et toujours religieux. C'est mon vœu le plus ardent comme celui des Orateurs qui m'ont précédé, et qui ont dit avec tous les charmes d'une parole brillante, qu'il serait bien à regretter qu'un si beau jour fût plus tard flétri par notre indifférence et par l'oubli de nos devoirs, car cette chaire nous apprendra à conserver à jamais la foi de nos pères. Je termine, Messieurs, en disant avec l'Eglise : " Bénissez, Seigneur, ce temple et ceux qui l'habitent, comme vous avez béni la maison d'Abraham et la maison de Jacob."

Le Rabbín Apologiste.

Un prêtre catholique et un protestant se promenaient ensemble ; ils rencontrèrent un rabbin.

—Nous voilà, dit le protestant, trois de différentes religions, qui de nous a raison ?

—Je vais vous le dire, répondit le rabbin : C'est moi, si le Messie n'est pas venu ; c'est le catholique si le Messie est venu ; quant à vous, protestant, que le Messie soit venu ou non, *vous êtes dans l'erreur.*

—Comment ?

—Si le Messie est venu, vous portez un livre qui vous condamne. Cette bible *évangélique* dont vous vous prévaliez, porte en termes formels que le Messie a fondé une Eglise *visible, infaillible, indéfectible,*

c'est-à-dire, devant durer jusqu'à la fin du monde. Et cette église ne peut être que la *catholique* : consultez l'histoire.

Le célèbre Lavater (1) disait à un rabbin de Strasbourg : " Lisez le *Nouveau Testament*, et il vous est impossible de ne pas devenir chrétien."

Le rabbin répondit : " Lisez l'*Histoire des variations* de Bossuet, et il vous est impossible de n'être pas catholique."

Aliud mens, aliud cupido suadet. (OVID.)

Écoutons Luther, deux ans après sa rupture avec Rome :

" Qui peut disconvenir que Dieu ne fasse encore aujourd'hui par les Saints, auprès de leurs tombeaux, des miracles qui paraissent aux yeux de tout le monde."

Or, il n'y a qu'une doctrine sainte et une morale sainte qui puisse former des saints. Qu'est-ce donc que Luther a voulu réformer ?

Le barbare Alaric disait : " Je sens en moi *quelque chose* qui me porte à brûler Rome chrétienne (2)." C'est sans doute ce même *quelque chose* qui portait Luther et Calvin à brûler Rome catholique. Nouveaux Erostrates, ils ont voulu paraître gigantesques en montant sur des ruines !

Il est constant par l'histoire depuis le commencement de la *prétendue* réforme jusqu'à nos jours, que ceux qui quittent le catholicisme le font pour vivre au gré de leurs passions. Erasme remarquait déjà de son temps que les *prétendus* Réformateurs et leurs partisans ne se réformaient guère et ne devenaient point meilleurs. Au contraire, ceux qui quittent le protestantisme pour entrer dans l'Eglise catholique, sont des hommes *consciencieux* qui veulent *sérieusement* s'occuper de leur salut ; sachant bien, comme on l'a si bien dit, que la religion protestante est *bonne pour vivre*, mais qu'elle *n'est pas bonne pour mourir*.—Un célèbre protestant ne put s'empêcher d'avouer un jour à un catholique : Vous autres, catholiques, vous nous prenez la *crème*, et vous nous donnez votre *lie*.

Il a paru, il y a quelques mois, une petite brochure intitulée : *Les Soirées du Village ou Entretiens sur le Protestantisme.—1ère soirée, St.-Luther.* C'est une analyse bien faite de la vie de Luther par M. Audin, dont personne n'a osé contester la vérité. Cette brochure a été examinée avec soin par des personnes vraiment compétentes ; elles sont d'avis qu'il serait à désirer qu'elle serait répandue partout. C'est à peu près l'histoire de tous les prêtres apostats. Elle se vend

(1) Lavater, protestant de naissance et catholique de conviction, disait : " Je vénère l'Eglise catholique comme un antique et majestueux édifice qui conserve les traditions et ses titres précieux. La ruine de cet édifice serait la ruine de tout le christianisme. Les catholiques ont des Saints, j'en conviens ; nous (protestants), nous n'en avons point, du moins nous n'en avons pas qui ressemblent à ceux des catholiques."

(2) Chateaubriand.

chez tous les libraires catholiques de Montréal et de Québec, 15 sols l'exemplaire ; la douzaine une piastre.

ŒUVRE DES BONS LIVRES.

ARTICLE 3^{ME}.

Réponses à quelques objections.

En terminant, dans le précédent numéro, l'histoire de l'Œuvre des Bons Livres, nous avons conclu que le moyen le plus efficace de propager les bons livres, est l'établissement de bibliothèques paroissiales dans chaque localité. Tous les pasteurs zélés l'ont compris, et ils tâcheront de le faire comprendre à ceux de leurs paroissiens qui peuvent les aider dans cette œuvre si belle. Les personnes d'une piété vraie, et tous ceux qui ont des vues élevées, saisiront sans peine la portée du bienfait religieux et social auquel on leur proposera de concourir. Quelques-uns seront encore excités par l'attrait des grâces spirituelles abondamment accordées à l'œuvre des bons livres. Mais il s'en trouvera aussi, peut-être, qui ne manqueront pas d'objections à faire contre une œuvre qu'ils ne connaissent pas assez, ou qu'ils n'ont pas encore bien comprise.

Il est important de ne pas laisser ces objections sans réponse.

La première des objections est l'épouvante qu'inspirent tout d'abord les livres de piété.

Lecteurs, qui tremblez devant un livre un peu sérieux, rassurez-vous, et sachez bien qu'une bibliothèque chrétienne paroissiale, n'est pas ouverte seulement à des livres de piété, mais aussi à des livres instructifs, littéraires et amusants ; en un mot, à tout ce que la langue de chaque pays et surtout la langue française a produit de bon et de beau dans les différents genres. Si donc le sérieux de l'instruction est encore au-dessus de vos forces, la littérature vous offre ses pages légères : nous ne les excluons pas, pourvu qu'elles soient innocentes : histoire, voyage, littérature, poésie, nouvelle, tout est réuni par l'Œuvre des bons livres, pour votre instruction ou pour votre amusement. Vous pouvez donc y puiser avec confiance.

D'autres lecteurs, sans être effrayés par un livre sérieux, auront pour lui cette indifférence qui caractérise notre siècle, et regarderont peut-être comme inutile d'entasser des livres qui ne seront lus, disent-ils, que par ceux auxquels ils sont moins nécessaires.

Lecteurs indifférents, détrompez-vous ; c'est là une erreur que l'expérience a plus d'une fois détruite. Il peut arriver, sans doute, que quand une bibliothèque de bons livres est ouverte, elle ne soit fréquentée d'abord que par des personnes pieuses ; mais peu à peu mieux connue, elle est aussi mieux appréciée. On y vient chercher des livres agréables ; on commence par des histoires et des nouvelles, et souvent on en vient à demander des livres plus sérieux, et même de moralité et de spiritualité ; et que pourrait dire tous

les heureux retours à la religion et à la vertu qui se sont ainsi opérés !

Oui, la lecture des bons livres dont le Seigneur s'est servi autrefois pour ramener à lui les Augustin, les Ignace, les Thérèse, les César de Bus et tant d'autres illustres personnages, sera toujours un instrument de ses miséricordes. Parmi un très-grand nombre d'exemples de ces retours vers le bien, on nous permettra d'en citer quelques-uns.

La bibliothèque de*** avait prêté la *Vie de St. Louis de Gonzague* à un jeune militaire qui était à l'hospice : il la lit, la relit avec le plus grand plaisir ; ce livre produit sur lui de si vives impressions, qu'il veut le garder pour le relire encore. Le bibliothécaire lui ayant dit que l'ouvrage ne lui appartenait pas et qu'il ne pouvait en disposer, par un premier mouvement, le militaire détache la gravure qui est au commencement du livre, il la baise, en disant : " Au moins, je conserverai le portrait de cet aimable saint."

Un ouvrier trouve sous sa main, dans une maison, le livre intitulé : *Instructions de Toul*. Il le lit avec attention, il ne veut plus s'en désaisir. " Je menais, dit-il, une vie presque brutale, je ne savais pourquoi j'étais dans ce monde, ce livre me l'a appris ; qu'on m'en vende un semblable, ou je garde celui-ci."

Un homme qui ne s'était pas confessé depuis longtemps, résistait aux instances de sa fille qui le pressait de s'approcher des Sacrements ; elle le supplie de faire au moins quelque bonne lecture, espérant qu'il en sera touché ; il y consent. La jeune personne a recours à la bibliothèque paroissiale, elle apporte un livre à son père ; celui-ci n'avait pas encore achevé l'ouvrage, que déjà il était réconcilié avec Dieu par une bonne confession.

Une des lectrices de l'œuvre conseilla à une dame, dont les auteurs favoris étaient plus que suspects, de lire l'ouvrage dont elle venait d'achever la lecture, c'était l'*Esprit de St. François de Salles*. La dame prend ce livre, le lit, en lit d'autres que lui apporte son amie, renonce à ses coupables lectures, revient à Dieu et fait l'édification de sa paroisse et le bonheur de sa famille.

Combien ne vous dois-je pas de reconnaissance, écrivait une personne à laquelle on avait prêté des livres d'une bibliothèque paroissiale ! C'est aux lectures innocentes et pieuses que vous m'avez procurées, que je dois le changement qui s'est opéré dans mon cœur et le retour à la grâce ! J'y ai trouvé une force supérieure qui m'anime et me donne le courage nécessaire pour supporter mes peines. Ces peines sont grandes, mais elles ne sont pas proportionnées à l'énormité de mes fautes ; l'abîme où je me plongeais était profond ; je n'en serais jamais sorti sans le secours puissant que m'ont procuré les livres que vous m'avez prêtés avec tant de bienveillance.

Enfin, pour restreindre ces détails que nous pourrions multiplier à l'infini, nous citerons encore le trait suivant qui montre tout à la fois les dangers des mau-

vaises lectures et les fruits des bons livres. Une mère avait loué pour son fils, encore tout jeune écolier, un ouvrage d'un romancier. Cette lecture extravagante avait si fortement ébranlé l'imagination de l'enfant, qu'il répétait dans son sommeil des pages entières de cette mauvaise production. L'instituteur primaire, homme honnête et religieux, s'aperçut de l'exaltation de son écolier ; craignant la contagion de cette lecture pour ses autres élèves, il défendit à l'enfant d'apporter à l'école de semblables ouvrages. Que faire ? On n'en trouvait pas de meilleurs dans la bibliothèque fréquentée par la mère ! la famille faisait assez de sacrifices en payant les mois d'école par dessus le marché..... L'enfant sait qu'il y a en ville une salle de lecture gratuite ; ce sont des livres plus convenables, ce sera peut-être ennuyeux, mais enfin, il vaut mieux avoir ceux-là que rien du tout, et l'enfant prie sa mère d'en demander. La mère y va ; lui prête successivement la *Famille heureuse*, la *Vie de Stanislas Ier*, les *Vertus du Clergé de France*, la *Vie des Justes dans la plus humble condition*, etc., etc. ; le jeune lecteur est agréablement surpris de trouver ces livres amusants ; son ardente imagination se nourrit de cette lecture, et il devient un des écoliers les plus édifiants de sa paroisse. Que fut-il devenu s'il n'y avait eu dans la localité une bibliothèque ?

D'autres encore, persuadés de l'utilité des bons livres, ne voient aucune nécessité de s'associer à une œuvre fondée dans le but de les propager, et par conséquent de former des bibliothèques communes, sous quelque dénomination que ce soit. Nous avons nos *bibliothèques particulières*, disent-ils, nous y possédons d'excellents ouvrages. Vous êtes heureux, répondrons-nous, d'avoir cet avantage ; mais beaucoup d'autres ne l'ont pas comme vous, et vous importe-t-il donc peu qu'ils en soient privés ?—Nous prêtons nos livres à ceux qui n'en ont pas. Vous prêtez vos livres ! c'est une charité louable et un zèle bien digne d'être encouragé ; mais il est à craindre que vous ayez fort peu d'imitateurs. Vous prêtez vos livres ! mais les prêtez-vous indistinctement ? Toutes les personnes qui désireraient en avoir ont-elles auprès de vous un accès facile ? Oseront-elles s'adresser à une bibliothèque particulière comme on le fait à un dépôt public, envers lequel on se croit volontiers dispensé de reconnaissance et de remerciements ? Et comment les accueillerez-vous quand elles vous apporteront vos livres endommagés ? Après tout, êtes-vous bien sûrs des livres que vous prêtez ? hélas ! il est si aisé de s'y tromper, de tromper fort innocemment les autres avec les meilleures intentions ; qui ne sait pas aujourd'hui que les apôtres du mensonge emploient des ruses vraiment infernales pour abuser de la bonne foi des lecteurs ? Ils ont été jusqu'à altérer les productions des auteurs les plus respectables, et à y glisser adroitement le poison de l'erreur, sachez donc que des ouvrages dont le titre est édifiant, auquel le nom de l'auteur semble donner plus de garanties, peuvent

avoir eu des éditeurs qui en ont fait un moyen de séduction. Il n'y a rien à quoi l'on n'avise pour détruire la foi, la piété dans les cœurs. Ici l'on vous offre des *modèles*, là des *trésors*, des *vertus chrétiennes*, dédiées aux *personnes pieuses*, et quand vous ouvrez ces merveilleux ouvrages, vous rejetez un livre qui dément son titre usurpé. Vous fierez-vous au nom de l'auteur ? mais le plus souvent il vous est inconnu. C'est une bien faible garantie que le nom de M. l'abbé ***, Mad. de B., de C., auteurs d'une longue liste d'écrits qui ne se recommandent guère les uns les autres. Quelque fois même il peut arriver que la *bonne foi* des éditeurs ou des *libraires les plus consciencieux* soit surprise. Enfin, il n'est pas jusqu'aux livres de prières dont il ne faille se défier ; et combien de fois n'a-t-on pas surpris dans les mains de personnes pieuses un *livre d'heures* dénaturé par des altérations sacrilèges ? Naguère encore, une mère vigilante de Montréal remettait entre les mains d'un ecclésiastique que nous connaissons bien, un *livre de prières* où se trouvaient plusieurs passages moins qu'édifiants. Il faudrait donc peu réfléchir pour ne pas comprendre quel bien immense une association de vues, de lumières et d'efforts peut produire en cette matière.

Société Ste. Cécile.

Cette Société, dont le président est M. Gustave Smith, et le conducteur M. A. J. Boucher, désireuse de montrer ses chaudes sympathies pour le Cabinet de Lecture Paroissial, a bien voulu organiser un Concert en faveur de cette œuvre. Le produit est destiné à l'achat des bancs, car ceux qui s'y trouvent présentement ont été empruntés. On voudra donc bien nous pardonner si, contre notre usage, nous publions dans l'*Echo* le programme de cette séance musicale.

PROGRAMME.

1re Partie.

- | | |
|---|----------------------------------|
| 1. Stabat Mater dolorosa. | Chœur et Soli. Rossini. |
| 2. Cujus animam. | Solo Tenore, " |
| 3. Quis est homo. | Duo-Soprano, " |
| 4. Pro peccatis. | Solo-Basso, " |
| 5. Eia ! Mater. | Chœur et Solo }
de Basse. } " |
| 6. Sancta Mater. | Quartette. " |
| Interruption de 10 minutes, [pendant laquelle M. Ducharme, fils, exécutera le "Home sweet Home" de Thalberg.] | |
| 7. Fac ut portem. | Solo-Soprano. Rossini. |
| 8. Inflammatus. | C. et S. Sopr., " |
| 9. Quando Corpus. | Quartette, " |
| 10. Sempiterna secula. | Fugue et finale. " |

2nde Partie.

- | | |
|---------------------------------|--------------------------|
| 1. Ouverture— "La Gazza ladra." | Piano, 4 mains. Rossini. |
| 2. Prière de Moïse en Egypte. | Chœur et Soli. " |
| 3. Prière de Zampa, Harmonium. | Varié par Gustave Smith. |
| 4. "Norma viennoise." | Grand Chœur. Bellini. |
| 5. Hymne à Pie IX. | Chœur et Soli. Rossini. |

HYMNE A PIE IX.

(Musique de ROSSINI).

Chétiens, plus de larmes,
Chantons en ce jour
Un nom plein de charmes,
D'espoir et d'amour.

Chantons de l'Eglise
Le saint protecteur,
Que Dieu favorise
De toute splendeur.

Chantons le grand homme,
L'apôtre immortel,
L'idole de Rome,
Le présent du ciel.

De paix doux symbole,
Ses jours nous sont chers,
Déjà son nom vole
Par tout l'univers.

Louange éternelle
Au digne pasteur,
Dont le noble zèle
Nous rend le bonheur !

HYMNE

A

Monseigneur BOURGET.

O VILLE éternelle,
De ton chef pieux
Le PORTRAIT fidèle
Brille sous nos yeux.

Dans notre hémisphère
Nul autant que lui
De la foi de Pierre
N'est le ferme appui.

La CITE modèle,
Rome en raccourci,
Grâce à tant de zèle,
Se retrouve ici.

Soleil catholique,
La ville aux sept monts,
Sur notre Amérique.
Verse ses rayons.

Comme aux bords du Tibre,
Son disque répand
Sa lumière libre
Sur le ST. LAURENT.

Bibliothèque Paroissiale de Montréal et Salle de Nouvelles.

Toutes les familles de Montréal apprendront avec plaisir que la *Bibliothèque Paroissiale* et la *Salle de Nouvelles* attachée à cette Bibliothèque sont définitivement transportées dans la grande bâtisse du Cabinet de lecture, rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire.

Le Rév. Messire Mercier vient de Penrichir de plus de 500 livres *nouveaux* très-intéressants ; et bientôt plusieurs autres centaines de volumes seront mis en circulation. Honneur et reconnaissance pour les bienfaiteurs d'une œuvre éminemment civilisatrice et catholique, et en particulier pour les personnes charitables qui, tout dernièrement, ont eu la bonne pensée d'envoyer à M. Mercier un certain nombre de bons livres. Puisse ce bel exemple rencontrer beaucoup d'imitateurs ! Parmi les moyens de réparer les scandales causés par le prêt et la circulation de livres suspects, nous n'en connaissons pas de meilleur que celui de contribuer à répandre les bons ouvrages. Jamais don ne fut mieux placé que celui-là. Les articles qui ont déjà paru dans *l'Echo*, ou qui paraîtront successivement, nous dispensent d'insister ici davantage sur l'empressement que nous doivent mettre à favoriser de tout leur pouvoir cette œuvre si belle, et à fréquenter la Bibliothèque Paroissiale qui offre à l'avidité du lecteur le choix le plus varié de bons ouvrages.

La Bibliothèque est ouverte tous les jours de la semaine de 9h. à 11h. A. M., et de 2h. à 4h. P. M. Cette règle sera rigoureusement observée. Les abonnés sont donc priés de ne pas s'exposer à un refus, toujours pénible, en se présentant avant ou après les heures indiquées.

La *Salle de Nouvelles* est ouverte tous les jours depuis 7h. du matin jusqu'à 9½h. du soir.

Outre les principaux journaux du pays on y trouvera plusieurs journaux français et anglais ; un certain nombre de Revues périodiques. Toute brochure nouvelle faite dans un bon esprit et sortie d'une plume canadienne, ainsi que la plupart des brochures importantes imprimées en France, seront exposées sur des tables. Le prix de l'abonnement est d'une piastre pour la bibliothèque et d'une autre piastre pour la salle de nouvelles.

Institut-Canadien-Français.

C'est avec plaisir que nous reproduisons l'annonce suivante faite par cette institution :

Depuis longtemps, les membres de l'Institut-Canadien-Français attendent avec impatience la formation d'une bibliothèque dans leurs salles.

L'Institut a le plaisir de leur annoncer qu'aujourd'hui les livres sont prêts à être mis en circulation, et que la bibliothèque sera définitivement ouverte le 1er février.

Elle est, il est vrai, incomplète, et le nombre de volumes est peu considérable (à peu près 600,) cependant l'Institut a jugé à propos de ne pas différer davantage pour en faire l'ouverture, persuadé qu'au moyen des généreuses souscriptions qui ont été faites et des livres qui ont été promis, il pourra, dans peu de temps, satisfaire le goût des lecteurs et leur donner un plus grand nombre de livres choisis, offrant toutes les garanties qu'ils doivent attendre.

L'Institut doit en même temps exprimer sa reconnaissance aux généreux donateurs qui le mettent en état d'ouvrir une bibliothèque sans avoir été obligé de recourir aux revenus ordinaires.

La bibliothèque sera donc ouverte le 1er février de 3 à 4 heures P. M. Les jours fixés, pour changer les livres, sont le lundi et le vendredi, de 3 à 4 heures P. M., et le jeudi soir avant la séance.

Toute personne étrangère à l'Institut peut s'abonner à la bibliothèque et à la salle de lecture.

Comme un certain nombre de livres ont été prêtés sans être inscrits, on est prié de les rapporter, afin de permettre au bibliothécaire de compléter le catalogue.

Par ordre,

ARTHUR RICARD,
Bibliothécaire I. C. F.

Montréal, 21 janvier 1860.

Lecture publique sur la Vitalité de la race française en Canada prouvée par l'Histoire,

Par l'Honorable T. J. J. LORANGER.

Mardi dernier 31 janvier, à 7½h., la nouvelle Salle du Cabinet de Lecture Paroissial, si grande et si vaste qu'elle soit, était comble et remplie d'auditeurs, avides d'entendre le célèbre orateur.

S'il n'est pas donné à tous les citoyens d'assister aux luttes du Barreau et aux débats du Parlement, ce serait une compensation souverainement désirable que les hommes les plus distingués du pays pussent parfois faire trêve à l'entraînement de leurs occupations pour venir nous parler des grandeurs de nos destinées, des devoirs que nous avons à remplir pour y

répondre, et aussi pour recueillir ce tribut d'applaudissements dû à leurs travaux comme à leur talent.

L'hon. *lecteur*, en commençant, a répondu aux vœux de son brillant et immense auditoire, en annonçant qu'il ferait quatre lectures sur le sujet qu'il avait annoncé :—L'avenir et les espérances de la race française en Canada appuyés sur l'expérience du passé et sur les faits de l'histoire.—Il a continué en disant qu'il traiterait d'abord de la civilisation en général, de son histoire dans le Monde Ancien, de ses développements dans le Monde Nouveau, et enfin de la civilisation dans le Canada en particulier.

La première lecture a été consacrée à l'histoire générale de la civilisation depuis ses commencements, et a présenté un tableau rapide et net, plein de faits et d'aperçus, mais que l'on suivait très-facilement à cause de la clarté et de la méthode de l'Orateur ; il a commencé par exposer les premiers faits de l'histoire du monde, et il les a empruntés de la plus ancienne et de la plus respectable Histoire qui existe, c'est-à-dire de la Bible. Les Annales Sacrées qui remontent au commencement des choses, qui ont précédé de plusieurs siècles, tous les documents connus, peuvent seules être invoquées, lorsqu'il s'agit de parler de l'origine du monde, de la formation des premiers peuples, des origines des grandes races qui couvrent la terre.

Après avoir résumé les premiers chapitres de la *Genève*, l'hon. orateur, avec toute la verve qui le caractérise et avec toute la force que donnent la bonne cause et la Vérité, a flétri LE PLAISANT PROJET D'AUTEURS IGNORANTS qui, voulant expliquer les faits primitifs, ont commencé par rejeter et répudier les seuls documents qui existent pour ces époques reculées, et y ont substitué, non pas seulement les traditions vagues de certains peuples barbares, mais les idées encore plus vagues de leur imagination et de leur cerveau. Nous n'avons pas à suivre l'orateur dans le développement de son sujet, qui paraîtra plus tard dans notre Recueil ; mais nous devons dire que ce travail a toujours été empreint d'une critique aussi saine que judicieuse, revêtue d'un style noble, élevé et approprié à la grandeur et à la majesté du sujet.

Après la lecture, M. le Directeur du Cabinet Paroissial a recommandé le Concert de la semaine prochaine ; il a annoncé, comme encouragement particulier, que le produit de ce Concert était destiné à l'achat de sièges convenables ; ce qui a été accueilli avec satisfaction par les assistants, et même, on peut le dire, avec un véritable enthousiasme par tous ceux qui ont dû rester debout pendant la séance.

Cercle Littéraire.

Samedi prochain, 4 février, les messieurs du Cercle Littéraire voudront bien se réunir dans une des salles du nouveau Cabinet de Lecture Paroissial, rue Notre-Dame.

Maximes.

Du bien qu'on vous a fait soyez reconnaissant ;
Montrez-vous généreux, humain et bienfaisant.
Donnez de bonne grâce : une belle manière
Ajoute un nouveau prix au présent qu'on veut faire.
Rappelez rarement un service rendu :
Le bienfait qu'on reproche est un bienfait perdu.
Ne publiez jamais les grâces que vous faites ;
Il faut les mettre au rang des affaires secrètes.
Prêtez avec plaisir, mais avec jugement,
S'il faut récompenser faites-le noblement.
Au bonheur du prochain ne portez point envie,
N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

Au Cabinet de Lecture Paroissial.

Honneur, honneur à toi, Cabinet de lecture,
Doucier du pays, et foyer du talent,
Honneur à ton aurore, à ta gloire future,
Au bras qui de tes murs jeta le fondement.
Déjà de nobles voix ont chanté ta naissance,
Mais moi, je veux aussi, comme enfant de la France,
Offrir à ton essor l'encens de mes souhaits !
Car je peux dire : frère ! au canadien-français.
Créé pour soutenir l'autel et la patrie,
Comme un ruisseau baignant le sol d'une prairie,
Tu fais grandir au loin sur un vaste réseau,
Le culte des aïeux et du natal berceau.
L'erreur sous tes lambris vaillamment combattue,
Voit mourir à tes pieds sa puissance vaine,
Et coulant de ton sein, la pure vérité,
Répand dans tous les cœurs sa limpide clarté.
Quand du faux au grand jour étincellent les charmes,
Vigilant éclaireur, soudain tu prends les armes,
Et du chaume au palais, de la ville au hameau,
Tu fais nimer partout l'équitable et le beau.
A ton souffle béni le langage s'épure,
Tu diriges le char de la littérature,
Tu flagelles le vice en pronant la vertu,
Et le mal sous tes coups se retire battu.
Chez toi, je vois siéger le savant Hérodote,
Le fougueux Démosthène et le sage Aristote,
Et pourvu que du juste il respecte la loi,
L'esprit sur tout les tons est accueilli par toi.
De jeunes orateurs, ta voûte frémissante,
Écoute tour à tour l'éloquence naissante,
Et celui, qui, plus tard, dans un autre débat,
Du drapeau canadien doit être le soldat,
En cueillant des lauriers, se prépare au combat.
Salut, trois fois salut, Cabinet de lecture,
A la mâle splendeur de ton architecture !
Que sur tes nobles bancs, l'auditoire ravi,
Pour y battre des mains, toujours coure à l'envi
Toujours, contre l'erreur sois une citadelle,
Que la foi dans ton sein, divine sentinelle,
Signale à tes héros le mensonge agresseur,
Et restes à jamais le temple de l'honneur !

EDOUARD SEMPÉ.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en dehors du Canada \$2 50c. par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er de Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé franco à MM. les Éditeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial, Boîte 85, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également chez MM. Plinguet et Cie., Imprimeurs.

Imprimé par Plinguet & Cie., 26, rue St. Gabriel.